

## Prologue

*Argostoli, Céphalonie, le 13 août 1864*

*Mes chères sœurs,*

*Quelques heures après que ces lignes seront en route pour vous rejoindre, nous partirons à notre tour pour un voyage incomparablement plus long et pénible. Je comprends que vous soyez inquiètes pour nous, mais nous n'avons rencontré aucune animosité, de quelque nature que ce soit, ni à l'époque du protectorat anglais ni depuis le retour des îles Ioniennes à la Grèce voici cinq mois. J'insiste une fois de plus sur le fait qu'il ne faut pas croire tout ce qu'écrivent les journaux; nous n'avons jamais eu à connaître que prévenance et hospitalité.*

*Nous avons néanmoins décidé, après mûre réflexion, de revenir dans notre pays. Il y a déjà sept ans que je vous ai quittées, vous et l'Angleterre – sept ans dans ce Sud béni des dieux, sept ans qui semblent n'avoir duré que quelques mois en même temps qu'une éternité. Londres n'est plus qu'une pâle image dans mon souvenir: le bruit dans ses rues, si différent, plus froid, plus ordonné en quelque sorte, que le bruit d'ici, la suie, le brouillard et surtout la pluie, la pluie froide et incessante...*

*Notre trajet sera presque uniquement maritime, au large de l'Italie et de la France, ce qui sera plus rapide mais aussi plus agréable, même si nous serons ainsi privés de retrouvailles nostalgiques avec des contrées qui furent longtemps pour nous une terre d'accueil. Nous espérons, si les conditions s'y prêtent, débarquer dans trois ou quatre semaines à Douvres, d'où je vous prévien-drai. Tous mes vœux à Théodore et Archibald, de la part d'Arthur également.*

*Ce serait bien si, après une aussi longue absence, nous savions que père nous tient moins rigueur, à Arthur surtout,*

*et jette au moins une fois un œil sur sa petite-fille qu'il n'a encore jamais vue.*

*Je vous embrasse de tout mon cœur,*

*Celia*

Elle respira à fond, comme libérée d'un poids. Elle entendit, par les fentes des volets protégeant la pièce de la chaleur, sonner les cloches de l'église annonçant la fin d'une longue journée de travail et sentit l'odeur de feuillages secs et de la roche brûlée par le soleil. Elle ouvrit les volets de la haute fenêtre afin de mieux entendre le son grave et rythmé des cloches et de laisser pénétrer un flot de lumière cuivrée, moins éblouissante et agressive qu'en plein jour.

L'eau de la baie était étale. Argostoli, la capitale de l'île, s'étendait devant elle : une mer de maisons de plusieurs étages, de style classique et d'un blanc aveuglant, aux toits de tuiles promesse de fraîcheur, d'où émergeaient les clochers des quatre églises orthodoxes. Des pins parasols et des cyprès adoucissaient la stricte géométrie des rues et des bâtiments. Même à cette heure où les gens rentraient de leur travail, la ville paraissait endormie, comme si le temps, en ces lieux, s'écoulait avec lenteur.

Deux bergers passèrent devant la maison isolée sur le versant de la colline. En pantalon bouffant, chemise blousante et gilet sans manches, ils conduisaient leurs chèvres parmi les roches parsemées de touffes de thym. Agitant leur fez blanc, ils crièrent des mots aimables à la femme du peintre anglais, regrettant son départ. Elle répondit à leur salut, ajoutant quelques mots grecs, les regardant descendre le sentier couvert de caillasse. Elle aperçut alors deux silhouettes, un adulte et un enfant, entamant la montée du sentier, entre les touffes de scilles et de lentisques aux feuilles pennées et aux baies rouges et noires.

Le cœur de Celia se mit à battre plus vite quand elle reconnut Arthur, aussi bronzé qu'un Grec, ses cheveux noirs blondis par le soleil. Les manches de sa chemise retroussées, il avait accroché à son épaule un chevalet pliant, tenant de l'autre main une toile tendue sur un cadre de bois, comme s'il ne se souciait pas de la peinture encore fraîche.

«Dès ma prime jeunesse j'ai préféré vivre sur les côtes de l'Ionie et de l'Attique et les jolies îles de l'Archipel que n'importe où ailleurs. Me rendre réellement un jour sur la tombe sacrée de l'humanité vivant ses premiers jours a toujours été un de mes rêves les plus chers. La Grèce a été mon premier amour et je ne sais pas si je peux me permettre de dire qu'elle sera le dernier», avait-il dit, citant Hölderlin, le poète allemand, mais parlant pour lui. Noir comme un Bohémien, des yeux bleus semblant transformer en beauté tout ce qu'ils voyaient, c'est lui qui l'avait entraînée dans cette aventure qu'elle aimait, de la même façon que, dès le premier instant, elle avait aimé cet homme entré en tant que professeur de dessin dans la maison de ses parents.

Rome l'éternelle, Naples et Syracuse, Delphes et Corinthe, Salamine et Mycènes, Patras et Ithaque: infatigables, ils avaient allongé pendant deux ans la liste de leurs séjours au cours de leur voyage sans but, ivres de soleil et du bonheur de s'être trouvés. Ce n'est qu'au pied de l'Acropole où Helena était venue au monde cinq ans plus tôt, lors d'un juillet torride, qu'ils s'étaient sentis chez eux et avaient trouvé la paix, ici, sur Céphalonie, l'île des miracles comme l'appelaient les autochtones.

Arthur était fasciné par ce berceau de la culture occidentale, pays de légendes, de dieux et de héros, plein de passions, de combats et de haine, d'amours et de morts. Matin après matin, il dressait son chevalet, peignait comme un possédé, couchant sur la toile la mer, les rochers et la lumière, ressuscitant les esprits des héros morts et de leurs amantes. Les voyageurs anglais, français et allemands désireux d'emporter dans leur pays pluvieux un morceau de ce monde éternel baigné de soleil leur assuraient une existence insouciante quoique sans luxe.

Des rires lui parvinrent, mêlés à des bribes de grec. Elle vit les deux bergers bavarder avec Helena qui avait à l'épaule le sac de son père contenant les pinceaux et les tubes de peinture. Le soleil se reflétait sur ses cheveux blonds dont les boucles, où l'on distinguait comme un soupçon de cuivre, entouraient son visage, à la manière d'une brillante auréole.

*Chrysó mou...*

Un frisson glacé parcourut le dos de Celia.

— *Chrysó mou*, mon enfant d'or! avait lancé la vieille femme, assise sur un tabouret à l'ombre d'une maison face à l'agitation du marché, tendant des doigts crochus vers la petite Anglaise vêtue d'une robe blanche sans manches.

Helena, avec indifférence, s'était laissé entraîner sur ses genoux, embrasser et cajoler comme elle avait appris à le supporter de la part des femmes du pays. Les mains noueuses avaient parcouru avec une joie visible le petit visage bronzé et les cheveux rebelles, tandis que la vieille femme murmurait des mots doux.

— *Chrysó*, mon enfant d'or, tu es née princesse, l'entendit chuchoter Celia tandis que le visage ridé de la femme se déplissait. Le destin t'emmènera au loin. Deux hommes – deux ennemis – se disputeront pour toi et tu découvriras le secret qui unit leurs destinées. L'un d'eux fera ton bonheur. Mais ne te laisse pas abuser par le premier regard. Les choses, souvent, ne sont pas telles qu'elles apparaissent d'abord ou telles que tu voudras les voir...

Sa voix mourut, laissant planer une attente dans l'air qui sentait la poussière, les oignons et les raisons mûrs.

— Pouvez-vous me dire ce qui nous attend, moi et mon mari? s'entendit demander Celia dans le brouhaha de voix et de rires du marché.

La vieille femme ne bougea pas, comme à l'écoute d'une voix intérieure. Elle ouvrit les paupières, son regard trouble, sur la défensive, laissant transparaître une espèce de pitié. Du pouce de sa main droite, elle traça une croix sur ses lèvres comme pour les sceller, afin de se protéger et de protéger Celia qui eut l'impression qu'une main glacée lui serrait le cœur.

Elle enleva à la hâte des genoux de la vieille sorcière l'enfant effrayée et l'entraîna, ses jupons soulevant des tourbillons de poussière tandis qu'elle laissait derrière elle la ville soudain devenue menaçante.

L'angoisse ne l'avait alors plus quittée, commençant à ronger son amour pour ce pays. La Grèce lui manquerait – sa lumière accusant les contrastes du paysage, ses étendues pleines de chardons secs, l'odeur du charbon de bois dans les forêts de pins, le chant des cigales, le flamboiement

de l'air mêlant les odeurs des feuillages, de la terre et du sel marin –, mais elle ne pouvait plus vivre ici.

Elle posa une main protectrice sur son ventre encore plat, priant en silence pour l'enfant à venir et sa famille.



# 1

*Cornouailles, novembre 1876*

Ses jupons glissèrent avec un léger bruit sur le plancher usé et le claquement de ses talons bas retentit désagréablement. Devant la porte, elle s'arrêta comme pour se donner du courage, puis, après une courte inspiration, elle sentit dans sa main le froid de la poignée en métal. Une myriade de grains de poussière dansaient dans les pâles rayons de lumière tombant de l'étroite fenêtré.

Au milieu de la pièce, elle vit un bureau n'ayant plus d'âge et une chaise rembourrée dont la garniture coulait par les déchirures du cuir. Des piles de papiers, des porte-plume salis d'encre témoignaient de ce qu'ici, il y a peu, on travaillait encore. Tous les murs étaient remplis, jusqu'aux poutres du plafond, de livres aux dos pâlis et couturés de cicatrices, dégageant une odeur de renfermé. Ouvrages de Platon et d'Aristote, de Plutarque et d'Homère, parfois dans des éditions différentes, écrits d'archéologie, de philosophie, de rhétorique et de grammaire. Un jour, les étagères de bois grossier n'avaient pas suffi et les livres avaient envahi la pièce, menaçant d'engloutir les pieds du bureau.

Le bien sacré de son père.

Elle suivit la sente serpentant au milieu de cette jungle d'érudition. Un livre usé d'avoir été trop lu était posé tout au-dessus de la forêt de papier, pages déchirées et jaunies, un passage souligné, sa dernière lecture peut-être.

CHANSON, à *Celia*

*Viens, ma Celia, tant que nous pouvons,  
Aux doux jeux de l'amour goûtons,  
Le temps, vois-tu, nous est compté.*

*Et viendra nos plaisirs briser.  
Aussi ses dons ne gaspille pas!  
Soleil couchant se lèvera  
Mais nous, notre clarté perdue,  
De la nuit ne sortirons plus.*

(Ben Jonson<sup>1</sup>)

Par la vitre bombée elle vit une plaine côtière nue de toute végétation et bordée d'une plage brillant comme de l'argent sous le soleil de novembre.

— M. Wilson vous attend en bas.

Helena parut ne pas réagir à ce que lui disait Margaret, pas plus qu'elle ne s'était rendu compte qu'elle était entrée.

— Je n'avais jamais remarqué qu'il s'asseyait le dos tourné à la mer, murmura-t-elle.

Edward Wilson, l'un des fils tenant le cabinet Wilson & fils, Chancery Lane, à Londres, parcourut d'un regard dédaigneux la pièce qui avait dû être autrefois un salon. Comme le reste de la maison, elle semblait avoir connu des temps meilleurs. Le bois des meubles démodés avait foncé et était rayé, les revêtements pastel avaient perdu leur couleur, raccommodés à la va-vite en plus d'un endroit, mais il était visible que personne ne se souciait plus de ce travail.

*World's End*: le mot juste pour ce coin de terre abandonné de Dieu! Il avait cru que le cocher s'était égaré ou le menait dans le repaire inaccessible d'une bande de brigands quand il avait enfin aperçu cette maison à moitié en ruine, aussi grise que les falaises abruptes des environs, livrée sans défense au vent violent venant de la mer démontée. Les collines encore opulentes à l'intérieur du pays paraissaient ici rongées jusqu'à la moelle et même la valériane d'ordinaire si vivace périssait sur ce sol ingrat. S'il était exact que le roi Arthur avait réuni ses compagnons de la Table ronde au château de Tintagel, un peu plus au nord, cette partie de la côte devait sans aucun doute avoir été située au-delà des limites de son royaume; déserte et désolée, elle donnait l'impression

---

1. Extrait de *Volpone, ou le Renard*, traduit par Michèle Willems, Gallimard, 2016. (Toutes les notes sont du traducteur.)



que le monde se terminait après elle, ultime poste extérieur de l'Empire britannique, au bord d'un enfer froid et humide. Ce n'était pas un lieu où un homme sain et de sensibilité normale resterait plus longtemps que nécessaire, mais Arthur Lawrence n'était manifestement plus lui-même ces dernières années. Le Seigneur, dans sa miséricorde, l'avait enfin, la semaine précédente, délivré de ses souffrances terrestres. C'était à Wilson qu'était échu le devoir peu gratifiant d'administrer le maigre héritage. Il eut un reniflement de mépris, lissant sa moustache sans couleur.

Il s'arrêta devant un grand tableau dont les bleus vigoureux et le blanc lumineux attiraient le regard de chaque entrant et qui semblait absorber le moindre rayon de lumière. Sur un banc de marbre veiné était assise une jeune fille ressemblant à une madone à l'innocence fascinante. Le peintre avait rendu à la perfection la clarté lumineuse de sa peau, on avait l'impression de voir le sang pulser dans le réseau de ses veines et l'on se prenait à espérer un regard de ses yeux de la même eau que la mer derrière elle. Mais ils restaient obstinément dirigés vers le bouquet d'anémones pourpres et roses à ses pieds. La signification du tableau demeurait obscure, il n'était au fond qu'un monument en hommage à une beauté singulière. Wilson pressentit qu'Arthur Lawrence devait l'avoir aimée à la folie.

Combien les débuts avaient été prometteurs ! Ils avaient passé sept années dans les pays méridionaux avant, en septembre 1864, de rentrer à Londres où ils furent mieux que les bienvenus. Les tableaux d'Arthur, ses paysages baignés de soleil, ses scènes mythologiques et historiques, faisaient fureur ainsi que l'artiste lui-même, dynamique et charmeur, sa femme belle comme une sylphide. On invitait volontiers aux soirées et aux soupers ce jeune couple respirant l'aventure et la bohème. On avait oublié le scandale qui, des années plus tôt, avait ébranlé la société quand le professeur de dessin aux origines modestes s'était enfui avec la plus jeune des filles du respectable juge Charles Chadwick et l'avait épousée, en pleine nuit, à Gretna Green, un village écossais de l'autre côté de la frontière, devant le juge de paix local, un forgeron. Même les ladies, gardiennes vigilantes de la vertu et des convenances, fondaient quand, lors d'un thé,

paraissait Celia dissimulant habilement son «état» sous un foulard de soie aux motifs splendides, tenant par la main sa petite fille chaussée de souliers vernis et vêtue d'une robe à volants, des rubans de satin retenant ses boucles folles. Mais le jeune peintre ne devait jouir de sa gloire naissante que cinq mois, avant de voir les dieux se détourner de lui.

Edward Wilson fit volte-face en entendant la porte s'ouvrir. Margaret, la bonne fée de cette triste maison, approchant la soixantaine, esquissa une révérence et fit un pas de côté, laissant apparaître la mince silhouette d'une jeune fille. Involontairement, le regard d'Edward alla de la fille de Celia au tableau et revint à celle-ci. Helena était plus mince, moins souple mais plus grande que sa mère. Ses cheveux, une crinière sauvage de boucles épaisses couleur de miel aux reflets roux, résistaient à toutes les tentatives de les coiffer. Ils lui descendaient à la taille. Ses habits de deuil durcissaient les traits hérités de sa mère. Seuls ses yeux étaient véritablement beaux, grands et d'un bleu-vert inhabituel, évoquant les mers du Sud. Ils étaient ouverts sur le vaste monde, sans crainte, mais établissaient entre elle et les autres une distance apparemment insurmontable.

— Je sais que je ne lui ressemble pas, dit-elle, tirant Wilson de ses pensées, mais ce n'est sans doute pas la raison de votre visite.

Le rouge monta aux joues lisses de Wilson.

— Ne pourrions-nous pas commencer par nous asseoir? demanda-t-il, jouant la jovialité, avec un geste vers les trois fauteuils bas.

S'asseyant sans façons, il entreprit, afin de paraître affairé, de reclasser les documents et les notes qu'il avait disposés sur la table basse. Du coin de l'œil, il regarda Helena s'asseoir et Margaret s'apprêter à l'imiter.

— Margaret, si vous aviez la bonté de...

— Mme Brown appartient depuis longtemps à notre famille et est parfaitement habilitée à assister à notre entretien, le coupa Helena, le menton avec un début de fossette insolemment dressé.

— Eh bien, reprit l'avocat, comme vous le savez, il m'incombe de régler l'héritage de feu votre père. Comme il n'a pas rédigé de testament, c'est vous, miss Lawrence, ainsi que

votre frère Jason, ses parents les plus proches, les seuls héritiers de ses biens. Malheureusement, dit-il en s'éclaircissant la voix, j'ai le triste devoir de vous avertir que l'étude des documents en ma possession révèle un important déficit.

— Je suppose que ce déficit n'est pas important au point de ne pas être compensé par l'héritage de ma mère car, ces dernières années, nous avons vécu de manière assez parcimonieuse.

L'amertume de ces mots n'échappa pas à Wilson. Baissant les yeux, il sentit un malaise envahir son cœur d'ordinaire insensible.

— Miss Lawrence, répondit-il en consultant les rangées de chiffres devant lui, je crains que la somme que feu votre mère a reçue jadis de sa tante, Mme Weston, pour la dédommager d'avoir été exclue de l'héritage des Chadwick en raison de son mariage, soit dépensée depuis longtemps. En réalité, une fois déduits les frais médicaux, les frais de l'enterrement et mes modestes honoraires, il reste une différence d'environ trois cents livres, à votre détriment.

— Nous devons alors gager World's End.

— La maison et les terres attenantes sont déjà grevées de quatre cents livres.

— Dieu du ciel! laissa échapper Margaret tandis qu'Helena regardait droit devant elle, sans un geste, avant de transpercer l'avocat du regard.

— À quoi a-t-il utilisé cet argent?

— On a trouvé dans ses dossiers des justificatifs de transactions financières, des paiements à plusieurs fonds d'aide à la recherche en matière de philosophie et de littérature antiques. Ils se montent au total – il feuilleta divers documents devant lui – à quatre mille neuf cent soixante-treize livres sterling en l'espace de huit ans environ. Il se pourrait que cela soit plus encore car la comptabilité de monsieur votre père était plus que parcellaire, surtout les derniers mois.

— Existe-t-il un moyen de récupérer au moins une partie de ces versements?

— Je crains que non. D'un point de vue légal, monsieur votre père était, jusqu'à son décès, en pleine possession de ses facultés intellectuelles. Le contester a posteriori par voie de justice me paraît une entreprise sans issue.

— Ma mère possédait quelques bijoux dont j'ai hérité...  
— J'ai jeté un œil dans l'écrin. Ils sont beaux mais n'ont guère de valeur.

— Les tableaux qui sont encore ici, dans la maison...

— Monsieur votre père n'a pas peint suffisamment longtemps pour se faire un nom durable. Arthur Lawrence n'est plus, depuis longtemps, une référence.

Wilson commença à prendre pitié de la jeune fille qui, quelques instants plus tôt encore, lui faisait face avec fierté et qui se retrouvait au milieu des ruines de son existence antérieure, punie de ce que son père ne s'était jamais remis de la mort de son épouse.

— Il y a bien, dit-il en toussotant, il y a une des deux sœurs de votre mère, Mme Archibald Ross, qui propose de vous recueillir en tant que dame de compagnie de ses trois enfants.

— Qu'advient-il de Jason?

— Mme Ross serait favorable à ce qu'il commence un apprentissage de clerc dans notre cabinet. Il pourrait bien entendu, moyennant une modeste pension, loger dans ma famille.

— C'est exclu. Mon père a toujours voulu que Jason...

— Miss Lawrence, l'interrompit Wilson, monsieur votre père – que Dieu ait pitié de son âme – n'a manifestement pas pensé une seconde à votre avenir, à vous deux, durant les dix dernières années. Vous devriez vous satisfaire de ce destin, il en existe de bien pires.

— Je ne veux pas d'aumône, déclara Helena, les yeux étincelants de colère. Ni de vous ni de mes tantes! La famille de ma mère nous a toujours regardés de haut, ces gens-là nous feraient chaque jour sentir leur condescendance si je dépendais de leur miséricorde!

Edward Wilson ressentit une profonde satisfaction quand il put mettre un point final à cette conversation dont il trouvait qu'elle tombait trop souvent dans le pathos.

— La fierté, il faut pouvoir se la payer, miss Lawrence. Vous êtes tous les deux, jusqu'à votre majorité, sous la tutelle de M. et Mme Ross. J'ai bien peur que vous n'ayez d'autre choix.

De cet endroit de la côte, on avait, depuis le bord des falaises, une vue unique sur l'Atlantique. Comme tranchés par une épée géante, les rochers s'agrippaient au-dessus du vide, le sable tout en bas luisant comme de la poussière de métal. La mer, d'un gris brouillé, battait le rivage, projetant des paquets d'écume d'un blanc sale. Même les plus anciens habitants de la région, qui avaient depuis des générations la mer dans le sang, citaient le très vieux vers disant que la côte, entre Padstow Point et la petite île perdue de Lundy, était, de nuit comme de jour, la tombe des marins. Des membrures gonflées d'eau salée et des mâts rompus, rejetés sur la rive par le ressac, témoignaient du destin malheureux des nombreux bateaux victimes des humeurs de la tempête et du déferlement des vagues. Même en plein jour, la région était sinistre, habitée de démons qu'évoquaient les noms de Demon's Cove, Devil's Creek ou The Hanged Man<sup>1</sup>. On avait peine à croire que, quelques miles plus loin au sud, la côte des Cornouailles était ensoleillée et colorée. Rares étaient les journées durant lesquelles le soleil perçait la couche nuageuse recouvrant la baie, donnant pour quelques minutes une lueur de bleu à la mer et un soupçon de vert à la campagne. Peu après, World's End retrouvait sa désolation lugubre dont hommes et bêtes paraissaient frappés. Il pouvait s'écouler plusieurs heures avant qu'on aperçût une mouette.

Mais si l'attention de l'homme juché tout en haut de la falaise se porta sur la cavalière solitaire en contrebas, ce fut en raison aussi de sa manière casse-cou et sauvage de monter : à califourchon, crinière noire du cheval et cheveux blonds emmêlés, le sable et l'écume soulevés par le galop endiablé. La voyant ralentir, il fit faire volte-face à son propre cheval.

Achille s'ébroua et Helena fut incapable de savoir si c'était sa propre respiration ou le souffle du vieux hongre qui frappait ses oreilles. Ses yeux pleuraient sous l'effet du galop et du violent vent du nord longeant les falaises. Puis d'autres larmes survinrent au souvenir des événements de l'après-midi et des jours précédents. Elle lâcha les rênes pour s'essuyer les yeux du dos de la main. Achille, heureux d'échapper à sa main si rude en ce jour, adopta une allure plus paisible avant

---

1. Criques du Démon, du Diable ou du Pendu.

de s'immobiliser. Helena le laissa faire, le regard tourné vers la mer dont le mugissement l'avait accompagnée nuit et jour depuis qu'elle avait perdu sa patrie grecque et, avec elle, sa mère et son père.

Une unique nuit de janvier, une nuit glaciale, avait tout détruit. Arthur et Celia s'étaient rendus au théâtre, puis à un souper. Celia s'étant plainte d'un léger malaise, ils avaient quitté la table avant le deuxième plat et pris un fiacre dans la Broadwick Street. La neige venait de tomber et rien ne laissait deviner que du verglas s'était formé sous la couche ouatée. Celia glissa sur les marches de la porte d'entrée et, avant qu'Arthur eût pu la retenir, elle avait chuté. Plus de peur que de mal au premier abord, mais, tandis que Margaret – qui avait jadis accompagné Celia dans sa fuite et était revenue avec elle – la déshabillait, les douleurs avaient commencé, quatre semaines avant l'heure.

On avait enveloppé en toute hâte Helena dans des couvertures pour la conduire chez la sœur de la cuisinière, deux rues plus loin, afin que la fillette n'entendît pas les cris de sa mère. Quand un matin d'un bleu d'argent s'était levé sur la ville enneigée, Arthur Lawrence était père d'un fils – et veuf.

Après la mort de Celia, il déclina rapidement, se mit à boire et ne se soucia ni du nourrisson ni d'Helena frappée de stupeur. Rien ne semblait plus l'émouvoir. Seule l'insistance de ses amis désireux de le voir se remarier pour le bien des enfants le tira de sa léthargie. En moins d'une semaine, ayant trouvé un autre locataire, il quitta Londres après avoir brûlé ses toiles, ses pinceaux et sa peinture et empaqueté le strict nécessaire.

Ils étaient partis en direction des Cornouailles d'où était originaire Margaret. La demeure bancale et de pierre brute, à l'écart des petites villes côtières de Boscastle et de Padstow, les avait recueillis et, tandis que Margaret s'occupait des deux enfants, Arthur s'était absorbé dans la littérature de l'Antiquité, en quête fiévreuse d'un réconfort à son deuil, fuyant un monde devenu insupportable.

Un ou deux tableaux, quelques bijoux de corail, des perles en verre vénitiennes et le souvenir de caresses au parfum de lavande et de petit-grain, voilà tout ce qui était resté à Helena de sa mère. Au moins avait-elle réussi à conserver ce trésor

qui n'avait pas été détruit comme tout ce qui aurait pu lui rappeler son père tel qu'il avait été. D'année en année, elle avait eu de plus en plus de mal à se souvenir du père qu'elle avait eu, debout devant son chevalet sous le soleil méditerranéen, faisant apparaître comme par magie sur la toile, avec énergie ou douceur, des images si merveilleuses qu'elle retenait son souffle pour ne rien en perdre. Un père qui plaisantait, roulait dans les vagues avec elle, la soulevait si haut en direction du soleil qu'elle croyait réussir à le toucher. Un père qui avait disparu du jour au lendemain, une force mystérieuse l'ayant emporté en même temps qu'elle avait emporté Celia, ne laissant qu'un homme dévasté par le chagrin, vieilli avant l'âge, répandant autour de lui le parfum douceâtre de l'alcool qui détruisait ses sens. Elle l'avait détesté pour son indifférence envers elle. Parfois, il ébranlait la maison de ses cris et claquements de porte. Un peu plus tard, pris de honte, il posait ses mains sur leurs têtes blondes afin de leur procurer un semblant de bonheur. Cet homme était mort la veille, dans cette terre rocailleuse et désolée des Cornouailles. Elle ne savait si elle devait être triste ou soulagée.

Elle était amère à l'idée de la pauvreté qui les condamnait à vivre dans ce pays austère, au bord d'un abîme existentiel, alors que son père avait investi à fonds perdus des centaines de livres dans des châteaux en Espagne. Elle avait la gorge serrée en pensant au sort qui les attendait, elle et son frère, et elle s'abandonna à un moment de faiblesse. Elle se consola en se disant que seuls Achille, la mer et le vent savaient qu'elle pleurait et qu'ils ne la dénonceraient pas.

— Vous êtes une cavalière remarquable.

Poussant un cri, elle tira sur les rênes quand, effrayé, Achille se cabra. Elle perdit un instant l'équilibre, faillit tomber de selle mais, se rattrapant, permit à sa monture désemparée de faire quelques pas en trébuchant avant de l'obliger à faire volte-face.

— Vous êtes fou? cria-t-elle au cavalier inconnu qui avait surgi derrière elle comme sortant du néant. Quelle mouche vous a piqué d'ainsi vous approcher des gens par surprise?

Elle écarta de ses yeux une mèche et se crut une seconde en présence d'un centaure, ne distinguant pas où cessait le corps du cheval et où commençait celui du cavalier vêtu

d'une veste de couleur sombre. Il avait les cheveux un peu longs, mais le vent découvrait un visage aux traits marqués, évoquant des origines méridionales, et une moustache fournie. Des cheveux aussi noirs que le poil de son étalon. Helena songea aux innombrables corneilles et corbeaux qui nichaient dans les arbres rabougris et s'envolaient avec un croassement rauque qui vous faisait froid dans le dos. Le cavalier se pencha un peu sur sa selle.

— Je vous prie de m'excuser, miss. Je n'avais pas l'intention de vous effrayer, vous et votre cheval, et de vous mettre ainsi en danger, dit-il d'une voix grave, avec un accent imperceptible, comme s'il avait longtemps résidé à l'étranger, mais j'ai pensé que je pourrais peut-être vous aider.

Il lui tendit un mouchoir plié en quatre, d'un air plus provocant que compatissant. Gênée qu'un étranger l'eût vue pleurer, elle sentit le sang lui monter au visage. Elle rejeta en arrière d'un geste énergique ses cheveux que le vent ne cessait de lui rabattre sur le visage et, avec une fierté jouée, répondit d'un ton condescendant :

— Merci beaucoup, mais ce n'est pas nécessaire !

— C'est comme vous voulez, dit-il, amusé en remettant le mouchoir dans sa poche.

Appuyé sur le pommeau de sa selle, il examinait Helena avec insistance, comme s'il avait tout son temps. Elle se sentit mal à l'aise sous ce regard inquisiteur, il avait l'air de la jauger. Elle avait d'emblée remarqué que l'inconnu portait des vêtements élégants et à la mode, bien coupés dans un bon tissu.

Elle ne s'était jamais beaucoup souciee de son apparence, estimant que ses habits devaient être pratiques et ne pas la serrer, ne se faisant pas une montagne d'un accroc, indifférente à la poussière sur ses bottes ou aux éclaboussures de boue sur le bas de sa jupe. Or elle se voyait à présent d'un autre oeil, soudain attentive à sa tenue de deuil en crêpe de laine rêche, empruntée à une cousine de Margaret, aux amples jupons passés de mode et aux manches trop courtes. Sensible au désordre de sa chevelure et à la rougeur de ses mains crevassées, elle éprouva le besoin brûlant de paraître moins souillon. Avec un peu de honte, elle détourna le regard et s'essuya furtivement les joues du dos d'une main.



— Vrai de vrai, remarquable, conclut l'homme au terme de son examen.

Au ton de sa voix, Helena leva les yeux. Elle vit une étincelle luire dans ses yeux presque noirs et un soupçon d'amusement glisser sur son visage. Sentant ses joues rougir de colère et d'embarras, elle lui rendit un regard noir. Sous sa moustache se dessina un sourire mi-badin, mi-moqueur.

— Je me croyais certain d'avoir vu toutes les beautés villageoises de ce trou perdu, mais il semble que vous vous soyez jusqu'ici dérobee à mes regards.

Elle se rappela les mises en garde de Margaret qui avait tenté en vain de la dissuader de ses chevauchées sur la plage déserte, évoquant des hommes sans morale qui guettaient les jeunes filles comme elle. Elle les avait toujours accueillies avec un sourire insouciant. Sans paraître avoir donné un ordre à son cheval par un mouvement du corps, l'inconnu le fit avancer d'un grand pas vers elle, si près qu'elle sentit l'odeur de l'animal. Achille, paralysé par la peur, enfonça ses sabots dans le sable. Instinctivement, elle prit de l'élan pour frapper l'homme de sa badine, mais eut du mal à réprimer un cri de douleur quand celui-ci, si vif qu'il sembla ne pas avoir bougé, lui saisit brutalement le poignet, stoppant son geste et manquant de la faire tomber de sa selle.

— Attention, miss, dit-il avec froideur, j'ai déjà une balafre sur le visage, je n'en veux pas une autre.

Helena remarqua alors la cicatrice en travers de sa joue gauche. Rougissant à nouveau, confuse, elle se demanda comment réagir.

— N'ayez crainte, poursuivit-il d'un ton conciliant mais sans relâcher sa prise, je n'ai pas l'intention de vous violenter. Je n'ai jusqu'ici pas eu à user de telles extrémités et ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai. Quoique, ajouta-t-il, laissant glisser un regard effronté sur son corps, quoique cette perspective me paraisse aujourd'hui non dénuée d'attraits...

Il la regarda à nouveau droit dans les yeux, de plus en plus moqueur. Comme envoûtée, elle ne put échapper à ce regard. Envahie d'une chaleur soudaine, elle eut en même temps la chair de poule. Une sensation étrange naquit dans son estomac avant de gagner tout son corps, les battements

de son cœur et son souffle s'affolant. Puis, découvrant une lueur dans ses yeux et un plissement de plaisir de ses lèvres, elle comprit qu'il savait exactement ce qu'elle éprouvait et qu'il en jouissait. Sous l'effet de la fureur, elle se ressaisit, tenta de se libérer et le défia du regard.

— Lâchez-moi sur-le-champ, lui intima-t-elle à voix basse mais ferme, avant de lui lancer dans un sifflement : Espèce de petit godelureau prétentieux ! Espèce de sale snob !

Un large sourire illumina son visage, effronté et charmant. Elle attendit, le souffle court, une réponse de sa part ou même une voie de fait, mais tout aussi soudainement qu'il lui avait saisi le poignet, il le relâcha.

Relevant le menton d'un air provocant, elle tira les rênes d'Achille, tentant de passer à côté du cavalier, mais, comme si de rien n'était, l'homme fit avancer son étalon, lui barrant la route. Elle s'efforça de ne pas laisser voir son inquiétude, pressentant qu'il n'allait pas la laisser partir ainsi : qu'elle empruntât le chemin passant par les falaises abruptes ou celui qui longeait le rivage, il serait toujours plus rapide qu'elle. Elle comprit, à la lueur amusée de son regard, que, certain de sa supériorité, il se jouait d'elle.

À sa gauche s'élevait la Witch's Head<sup>1</sup>, un pan de falaises ravinées et plissées qui donnaient l'impression d'une tête de Gorgone avec des orbites vides et une tignasse folle. Une grande grotte, semblable à une bouche édentée, s'ouvrait sur une langue de roches nues qui, traversant la plage, plongeait dans la mer.

Tirant sur les rênes et enfonçant ses talons dans les flancs du hongre, elle lui fit opérer un vif écart sur le côté. Il broncha quand se dressa devant lui la langue rocheuse, mais Helena l'obligea sans pitié à avancer. Tremblant, il hissa son corps trapu, ses sabots trouvant, pas après pas, un appui dans la roche, trébuchant puis se rétablissant, et glissa de l'autre côté de l'obstacle avant d'atterrir dans le sable dans un ultime saut. Il reprit alors un galop hésitant.

Fasciné, l'inconnu avait suivi des yeux ce coup d'audace sans faire mine de suivre la fuyarde dont la monture lourdaude projetait des geysers de sable sur l'autre partie du

---

1. Tête de sorcière.

rivage. Il se tourna vers un deuxième cavalier qui, telle une ombre, avait surgi derrière lui.

— Il faut que je sache qui elle est.

Le même soir, Helena remuait distraitement et en silence une soupe de choux. Elle ne remarqua même pas que Margaret y avait coupé du vrai lard en guise de réconfort pour eux tous, ayant décidé qu'ils n'en étaient désormais plus à un ou deux pence près. La vieille femme lui lançait par-dessus la table des regards inquiets, attribuant son mutisme à la visite de l'avocat dans la journée et à la révélation de leur déplorable situation financière. Elle se taisait donc elle aussi, ne trouvant pas de mots de réconfort, se contentant de passer de temps à autre, avec tendresse, une main sur la tête blonde de Jason, lui aussi visiblement préoccupé par les événements des derniers jours et l'atmosphère pesante de la maison.

Helena alla tôt au lit mais, en dépit de la fatigue, ne trouva pas le sommeil, ne cessant de tâter son poignet toujours brûlant et douloureux. Elle revoyait l'inconnu, entendait sa voix qui avait éveillé en elle un écho qu'elle n'aurait su nommer. Elle finit par sombrer dans un sommeil agité où elle se retrouva sur une plage, les nuages noirs d'une tempête prochaine s'accumulant dans le ciel. De premières bourrasques firent bouillonner la mer et projetèrent sur la rive de puissantes lames d'eau. Un corbeau plus grand qu'elle écarta au-dessus d'elle ses ailes menaçantes en croassant. Il avait les yeux étincelants de l'étranger.